

Dumitru Tsepeneag

Le Mot sablier



P.O.L

Extrait de la publication

Le Mot sablier

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

ROMAN DE GARE

PIGEON VOLE (*publié sous le pseudonyme Ed Pastenague*)

HÔTEL EUROPA (*traduction par Alain Paruit*)

PONT DES ARTS (*traduction par Alain Paruit*)

Aux éditions Flammarion
Traduction par Alain Paruit

EXERCICES D'ATTENTE

ARPIÈGES

LES NOCES NÉCESSAIRES

Dumitru Tsepeneag

Le Mot sablier

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L. éditeur, 1984.
ISBN : 2.86744-021-1

à Alain Paruit

« Que la littérature soit appelée à périr,
c'est possible et même souhaitable. »

E.M. Cioran

Le texte en romain a été traduit du roumain par
Alain Paruit.

comme je me l'étais proposé mais ce ne fut pas possible et je risque maintenant de ne me tirer de ce cercle vicieux (ou plutôt deux cercles dessinant un huit) qu'au prix d'encore un texte écrit en roumain et qu'Alain aura encore à traduire en se triturant les méninges tandis que je souffrirai inutilement auprès de lui tout en me rendant parfaitement compte qu'aussi génial que soit le traducteur une traduction reste une traduction aussi devrais-je avant tout chose expliquer au lecteur français (hypocrite révérence) pourquoi je le prive encore du plaisir du texte direct : le texte authentique et concret qui il est vrai ne me ménagerait plus l'excuse d'une imperfection de la traduction ni voyez-vous donc le prétexte selon lequel la littérature française se trouvant à un autre stade d'évolution que la littérature roumaine (la pauvre n'oublions pas qu'elle avait attrapé le réalisme socialiste) je ne peux fichtre pas me lancer

dans de nouvelles aventures scripturales encore plus audacieuses sur ce terrain trop peu défriché qu'est la langue roumaine (ce que j'ai écrit ces dernières années n'a été publié qu'en traduction) mais j'aurais renoncé de bon cœur à tous ces illusoire avantages psychologiques qui se retournent finalement contre moi : tout comme au cirque l'acrobate doit finir un beau jour par renoncer au filet ne serait-ce que pour se prouver qu'il en est capable

ainsi à cheval sur deux langues je m'étais résolu à écrire en français. mais j'ai dû constater non sans irritation ni dépit que je ne pourrai pas le faire aussi longtemps que je n'aurai pas échappé aux fantasmes emmagasinés au long de tant d'années durant lesquelles au lieu d'écrire je me demandais comment et à quelle fin. autant d'années d'attente dans l'antichambre de la langue française

aussi dois-je continuer pour le moment à écrire en roumain pour me débarrasser enfin de ce ballast fantasmatique : car qui me garantit si j'écris en français que je ne me retrouverai pas hanté par tous ces spectres comme cela m'est d'ailleurs arrivé avec quelques textes brefs et dans ce cas je n'écris pas je décris je récris je copie ce que je n'ai pas été capable d'écrire mais qui est cependant resté dans mon esprit sous la forme de larves que je ne puis éviter. devant moi la feuille de papier n'est pas parfaitement blanche : au moindre relâchement de mon attention tout ce qui existe en filigrane peut transparaître malgré ma volonté de scripteur consciencieusement assis sur les sept volumes du dictionnaire comme le tzigane

du conte sur ses sept coussins (tiens voilà que j'ai oublié Alain et le lecteur français du même coup) et que faire alors

il serait louche en creusant le terrain pour moi neuf de la langue française que j'en exhume des cadavres d'images venues d'une autre terre. avec un autre horizon

on me soupçonnerait à juste titre de les y avoir enterrés moi-même. et quoi qu'il en soit je serais le seul coupable tout simplement de ne pas avoir eu la patience de dépenser en le mettant au jour (fût-ce au jour pâle de la traduction) ce que d'aucuns appellent le patrimoine culturel de tout individu né et élevé dans une certaine langue

il faut par exemple que j'échappe à cette femme qui lave la vaisselle à la cuisine en attendant le retour de son soldat toujours au régiment. voilà près d'un an qu'elle est sans nouvelles de lui mais elle ne l'attend pas moins et la sueur dessine de larges auréoles sous ses aisselles et elle a une façon bien personnelle de rincer les verres : elle y enfonce un torchon auquel elle imprime un mouvement circulaire tel que ses gestes en raison de leur rythme mais aussi à cause de moi à cause de nous de nous tous revêtent un caractère équivoque et peut-être même obscène pour celui qui la regarde de dos mais selon un angle lui permettant néanmoins de voir ses mains manœuvrer verre et chiffon et naturellement son fessier ses hanches fortes qui remuent avec retenue (tout son corps suit le rythme du torchon) ainsi que ses larges pieds sur le plancher d'une propreté douteuse. on

l'observe avec fascination s'attarder longuement à chaque verre — voluptueusement dirait-on
ou cet homme qui parcourt une plage de sable fin en balançant ses longs bras (il portait avant cela un fusil à l'épaule et il le tenait ensuite comme une pelle mais peut-être en était-ce bien une à moins que ce ne fût une bêche ou une pioche qu'il avait jetée à la mer : trop lourde) et la journée est nuageuse. une clarté reposante. les vagues effleurent ses pieds chaussés de brodequins un jour gris entre par la fenêtre de la cuisine
le gris paisible d'un dimanche matin : tout le monde dort encore seule la basse-cour s'est éveillée et la femme qui lave la vaisselle a de temps à autre l'impression que les ailes du coq ont encore poussé un peu elle se dit nom d'un chien il faut vraiment que je les rogne autrement un de ces jours il ira se percher sur la clôture et de là s'envolera chez les voisins. elle se dit cela tous les matins mais ne le fait pas et le coq grandit ses ailes s'allongent
les yeux mi-clos elle sourit en continuant à tourner le torchon dans le verre
le soleil est lointain enveloppé d'épaisses couches de ouate hémostatique on ne distingue plus qu'un œil rouge-jaune : l'œil d'un milan obèse
auprès de la porte deux tonneaux d'olives noires et vertes un baril de fromage maigre trempant dans son jus un tonnelet de cornichons en saumure une montagne de harengs saurs et enfin sur le comptoir les mets les plus divers des sardines à l'huile jusqu'aux petits pâtés. des guirlandes

d'oignons et de gousses d'ail pendent au plafond.
l'hiver on répandait de la sciure sur le plancher
les bras ballants il avance le long des vagues là où
le sable est plus ferme. qui sait depuis combien
de temps il marche ainsi en lançant par moments
un coup d'œil en arrière : il se retourne puis hâte
le pas

dans une cage posée sur le comptoir un rouge-
gorge

je ne connais pas le mot en roumain et il
se pourrait qu'il n'en existe pas que l'on dise
pareillement clepsydre ce qui constituerait une
évidente impropriété de langage. quoi qu'il en soit
on s'en servait à la cuisson des œufs à la coque
elle sourit en regardant par la fenêtre : le jaune et
le vert dominant dans le plumage du coq qui se
dresse sur ses ergots ferme les yeux et lâche un
cocorico retentissant. la chèvre en train de dévorer
une salade derrière le poulailler en sursaute pres-
que

c'est dimanche

il marche vite en se retournant fréquemment
comme si on le poursuivait et en effet loin derrière
là où la plage se rétrécit brusquement : la rive
abrupte avance comme un menton dans la mer
qui recouvre à présent presque tout le sable : sur
l'étroit sentier épargné par les flots on peut
apercevoir quelques points mouvants qui menacent
de se transformer en virgules puis en bâtonnets
de petits bonshommes pas plus gros que des soldats
de plomb et certes il les voit aussi puisqu'il allonge
le pas coudes au corps. le souffle court
tout comme moi le souffle court derrière elle :

j'épie les mouvements brefs de ses hanches ses grosses jambes ses talons si rouges. je ne puis en détacher le regard et dois faire un effort pour sortir de la cuisine à reculons en traînant lourdement les pieds comme si je devais les arracher au sable sur le seuil je m'arrête et l'appelle Domnica elle ne tourne pas la tête. ne m'entend même pas. ou fait semblant. le rectangle de la fenêtre tamise dans la pièce une paisible lumière grise. ni le courage ni la force de revenir derrière elle. je ferme doucement la porte et avant d'entendre le claquement sec du pêne appelle une fois encore Domnica

ou la vieille qui fait sa prière à genoux : pleure. les rideaux ne sont pas tirés. mon souffle est lourd parmi ces personnages je ne sais même plus qui j'ai réellement vu de qui j'ai rêvé qui est né des textes écrits jusqu'ici

d'un texte à l'autre d'un texte dans l'autre. et alors comment m'en débarrasser

enfant je croyais à un serpent géant enfoui sous la ville où j'habitais une sorte de dragon à sept têtes certes une réminiscence des histoires qui m'avaient été contées mais l'image du fabuleux animal s'était modifiée peu à peu dans mon esprit : peu importait qu'il eût sept ou douze têtes ce qui comptait pour moi : toute la cité avait été bâtie au-dessus de lui enterré vivant. et comme un ver de terre il avait accepté : n'avait pas soufflé. ou peut-être l'avait-on tué avant : à coups d'épée et de lance. les fusils n'existaient pas à cette époque. mais non c'est impossible le dragon continuait à

vivre en attendant sa revanche : le jour où il
ressortirait à la surface
est-ce qu'il est vilain
qui
le dragon sous la ville
tu dis n'importe quoi
ce qui n'est vrai qu'en apparence car il convient
de noter que les phrases et même les mots ont
besoin d'un espace suffisamment large qui ne
saurait être créé sans une certaine hétérogénéité des
éléments lexicaux (certes à un degré supportable du
point de vue épique) pour être féconds capables
de donner naissance à d'autres mots et d'autres
phrases entre lesquels s'établiront graduellement
des rapports de plus en plus rigoureux
qui parle
la poésie l'a découvert depuis longtemps. en fait
longtemps est peut-être exagéré : en tout état de
cause avant la guerre (quelle guerre)
les harengs saurs sont empilés dans une grande
caque marron semblable à l'un de ces vieux
baquets dans lesquels on baignait les nourrissons.
ça pue terriblement
à moins que n'existe le mot *nisiparnità* que de
toute façon Alain laissera tel quel *en roumain** : car
s'il n'existait pas il existera dorénavant
il porte évidemment un uniforme aux épaulettes
arrachées (ou seulement décousues) et marche très
vite pour tout dire il court
elle sourit les yeux mi-clos

* *En français dans le texte (comme tout ce qui sera désormais imprimé en italique)*
(n. d. a.)

le coq farfouille trouve un ver de terre et n'arrive pas à l'avalier d'un coup. il le traîne à travers la basse-cour et les poules ne résistent pas à la tentation de s'en régaler aussi.

sourit

il est composé de deux vases identiques chacun des dimensions d'un verre à liqueur et abouchés par un court et très mince conduit d'ouverture millimétrique où le sable coule grain à grain. cela me fascine et m'agace à la fois. il ne s'agit pas de patience : huit minutes passent vite mais c'est sans doute ma concentration pendant que j'observe pour surprendre le moment précis où le niveau du vase supérieur descendra sous une certaine ligne (les œufs sont seulement mollets à ce moment-là) qui me fatigue de sorte que je le manque le plus souvent je tourne les yeux un seul instant et il est trop tard : tout le sable s'est écoulé dans le vase inférieur et alors je m'entête : je le renverse et me remets à guetter. je sens des picotements sous les paupières et j'ai mal à la gorge

la même sensation quand je regarde la vieille femme en train de prier derrière ses rideaux ouverts

toujours en train de bayer aux corneilles

à l'entrée de la cuisine : Domnica n'a pas fermé la porte de sa chambre et alors que faire comment bouger aller prendre le verre d'eau que tu étais venu chercher. comment rebrousser chemin. tu restes là sidéré par ce que tu vois :

Domnica toute nue dans son lit tient sur son ventre le coq qui la picore de temps en temps

L'écrivain qui doit quitter sa langue pour une autre est-il pareil à ce soldat sans arme qui déserte son pays et dont la fuite tient d'une course de cauchemar dans un temps suspendu? Mue douloureuse s'il en est. De vieilles phrases collent à la chair et quand on réussit à les en arracher, il y reste encore des lambeaux de mots, des grains de syllabes anciennes. Peu à peu cependant le vieux langage bat en retraite, moulu jusque dans ses structures, et finit par disparaître face à l'invasion du nouveau. Mais quand on a enfin traversé et que, le tablier du pont derrière soi, on est arrivé sur l'autre rive, arrivé à faire langue neuve, a-t-on pour autant vraiment changé d'écriture? Les fantasmes de toujours sont peut-être trop profondément enfouis en nous pour que même une armée de terrassiers puisse les extraire et nous en affranchir.



75 F (11,43 €)
921334-0
ISBN : 2-86744-021-1
06-84



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS